



Pierre Ferdonnet (AMRDC)

Résistant communiste vierzonnais de la première heure, il participe à l'impression et la distribution de tracts et journaux clandestins. Condamné une première fois par contumace à 5 ans de travaux forcés, Pierre Ferdonnet, recherché, part à Paris se faire oublier, prend l'identité de Pierre Lemoine puis intègre un maquis FTP en Corrèze où il est arrêté les armes à la main le 26 septembre 1943. Il a 21 ans. Il passe dans les prisons de Limoges et Fresnes puis par le camp de Compiègne d'où il est déporté par le convoi des « Tatoués » le 27 avril 1944 à Auschwitz-Birkenau. Transféré à Buchenwald et Flossenbürg. Matricules 185925, 52534 et 9918. Libéré le 25 avril 1945, il est rapatrié fin mai en France.

[Le transport]

Le 27 avril [1944], c'est le départ vers les camps de la mort.

Après 4 jours et 3 nuits de voyage, entassés à 100 dans des wagons de 18 m² nous arrivons à Auschwitz. Le voyage fut terrible. Peu de nourriture, seulement celle touchée au départ, pas d'eau, pas de sanitaires, une chaleur étouffante, à tel point que nous avons dû nous mettre nus. Dans notre wagon, plusieurs sont morts.

L'arrivée à Auschwitz est une chose qui ne peut s'oublier. Brusquement les portes des wagons s'ouvrent, les SS sont là avec les chiens, les matraques, les fusils.

Ceux qui se trouvent auprès des portes n'ont pas le temps de se rhabiller et sont projetés tout nus sur le sol. Nombreux sont ceux qui y laisseront la vie, les chiens étant féroces.

Avec un de mes camarades, Longequeue, nous étions dans le fond du wagon.

Nous avons eu le temps de remettre nos vêtements et nous nous retrouvons sur le sol sans trop de difficultés.

[L'arrivée au camp]

Alignés par cinq, à coups de crosse de fusil, c'est le départ vers le camp.

En cours de route, tellement la soif nous tenaille, nous buvons dans les trous d'eau du chemin.

Arrivés dans les baraques, nous sommes environ 1800, il nous faut nous déshabiller complètement pour ensuite être tondus et rasés de la tête aux pieds. Il faut préciser que les lames de rasoir n'étaient pas en très bon état, ce qui a provoqué des plaies purulentes chez certains déportés. Nous sommes ensuite dirigés vers les douches où nous restons toute la nuit entièrement nus.

Nous avons appris, plus tard, que ces douches fournissaient soit de l'eau, soit du gaz et que notre convoi aurait dû être gazé en représailles de l'affaire Pucheu en Afrique du Nord. Nous n'avons jamais su exactement pourquoi notre convoi n'est pas passé au crématoire.

Le lendemain matin, un numéro matricule est tatoué sur notre bras gauche. Nous n'avons plus de nom, mais un simple numéro qu'il faut apprendre à lire en allemand – 185925 est le mien.

[La sélection]

Nous apprenons que nous nous trouvons à Birkenau, camp d'extermination où les nazis firent périr des millions de Juifs et patriotes de toutes nationalités.

Ce camp se trouvait à quelques kilomètres d'Auschwitz. Plusieurs crématoires fonctionnaient jour et nuit et l'atmosphère empestait la chair grillée. Du baraquement où nous étions, nous avons vu arriver un convoi de femmes hongroises, des Juives, reconnaissables à l'étoile jaune qu'elles portaient. Elles ont été dirigées directement vers la chambre à gaz.

Dans ce camp, j'ai vu de nombreuses familles tziganes, avec leurs enfants en bas âge, vivre dans des conditions lamentables.

Des Juifs, sauvagement frappés par les SS parce que mal alignés.

Tous ces détenus seront passés au crématoire.

Nous resterons environ un mois dans ce lieu sinistre, couchés dans des baraques, à même le sol.

Vers la fin mai, c'est le départ pour une autre destination. Les rangs de notre convoi se sont éclaircis. Beaucoup sont passés au crématoire.

[Le travail]

[Flossenbürg] C'est un camp de représailles situé à 800 mètres d'altitude. Les Kapos sont de véritables brutes (des Allemands de droit commun). Là, il nous faudra travailler en équipes, 12 heures d'affilée, de jour ou de nuit, dans une usine de montage d'avions qui se trouve à proximité du camp.

Dans les baraques du camp, nous couchons à quatre sur des châlits de 80 cm de large. La nuit, c'est une puanteur.

A l'usine, les Kapos nous surveillaient étroitement. Tout leur était bon pour nous rouer de coups. [...]

Casser un foret était considéré comme sabotage c'est pourquoi je m'étais débrouillé pour en avoir un d'avance. Un jour, en rentrant du travail, la fouille, la prise du foret dans une des doublures de ma veste me conduit « à cinquante-deux jours de mitard, dans le noir total, avec une soupe tous les trois jours. » J'ai échappé à la corde.

[Le Revier]

Après ce séjour épuisant dans ce cachot, j'étais en très mauvais état et sans l'aide d'un Tchèque qui a veillé sur moi les trois jours où je suis resté inconscient et m'a apporté ensuite deux, trois bricoles à manger, je serais passé au crématoire. La solidarité est une bonne chose.

[La vie au camp - Noël]

Un souvenir parmi tant d'autres : je me souviendrai toujours de cette veille de Noël 1944. A notre retour de l'usine, à l'entrée du camp, côté habitation des SS, nous avons pu admirer un superbe sapin illuminé. Mais sur la place d'appel du camp il y avait une douzaine de pendus. Les SS nous ont obligés à rester deux heures debout à les regarder.

Source :

- Témoignage de Pierre Ferdonnet. Extraits. *Plaquette éditée pour le 45^e anniversaire de la Libération des camps de concentration – 1945-1990. Témoignages vécus de déportés du Cher. AD18 – Br 4° 1464*

Annexe :

- Photographie du tatouage de Pierre Ferdonnet



Pierre Ferdonnet en janvier 2012 montre son matricule tatoué sur son bras lors de son arrivée au camp d'Auschwitz-Birkenau.